

Ici non plus, je ne parlerai pas longuement d'une époque dont le souvenir s'est, grâce à Dieu, adouci.

Chaque jour m'apportait une douleur nouvelle. André ne venait pas si souvent et, s'il venait, son indifférence me prouvait bien clairement le peu de profondeur qu'avait eu son affection.

Il n'essaya point de revenir sur le passé. Jamais on n'eut pu croire qu'il avait été mon fiancé. Peu à peu, il recula nos entrevues. Bientôt des semaines s'écoulèrent sans qu'il parût chez nous.

Nous avions toujours vécu très-retirés. Depuis la mort de ma mère, notre solitude, plus étroite encore, bornait nos relations aux strictes convenances.

Cependant la méchanceté ne perd jamais ses droits ; aussi se trouva-t-il un voisin qui se fit un malin plaisir de m'apprendre l'assiduité d'André chez une charmante jeune fille, notre ancienne amie de pension à Rose et à moi. Elle habitait Tinténiac, où elle était ce que j'avais été moi-même à Iffendic. Le voisin ajouta que le mariage d'André avec la "belle" Léonie était fixé au printemps suivant.

Je n'avais plus aucune illusion. Je savais qu'il me fallait oublier le passé, néanmoins cette nouvelle me fit un mal affreux. Je me promis de forcer André à s'expliquer ; ensuite je lui interdirlais notre maison.

C'était pendant une petite promenade que j'avais appris ces faits, et je rentrais préoccupée de la façon dont je devais parler à André, lorsque je le trouvai dans la salle à manger, assis près de Rose, tous deux causant gaiement.

Il vint à moi, me tendit la main, et s'informa très-amicalement de ma santé. Je restai perplexe. Jamais, depuis son retour, il n'avait agi ainsi. M'avait-on trompée ? M'étais-je trompée moi-même, depuis plus de deux mois ?

O lâcheté d'un cœur sincèrement aimant ! En un instant, j'eus tout pardonné à André ; je rejetai, sur des causes invraisemblables, les motifs de la conduite qui m'avait fait tant souffrir...